

**UNE « MAUVAISE EDUCATION SENTIMENTALE »
CONSALVO UZEDA DANS LES ROMANS
DE FEDERICO DE ROBERTO¹**

Introduction

Le prince Consalvo Uzeda di Francalanza est la figure centrale des deux principaux romans de De Roberto, *I Viceré* et *L'Imperio*. Il est, entre autres, le seul personnage à être cité au moins une fois dans tous les chapitres des deux romans, et la seule figure des *Viceré* inspirée d'un personnage réel². De surcroît, au sein d'un roman comme *I Viceré* où il n'y

¹ On prendra pour références les éditions suivantes : *I Viceré*, Milano, Garzanti, 2007 [dorénavant *Vic.*], et *L'Imperio*, éd. C.A. Madrignani, Milano, Mondadori, 1981 [dorénavant *Imp.*]. Je remercie vivement Marie Fabre pour les échanges enrichissants et pour les conseils précieux qu'elle m'a prodigués tout au long de ce travail.

² Pour une lecture des *Viceré* comme « romanzo di Consalvo », voir P. M. Sipala, *Introduzione a De Roberto*, Roma-Bari, Laterza, 1988, p. 64. Sur Consalvo comme figure emblématique du « cycle des Uzeda » nous renvoyons également aux récents essais de L. Bani, « La retorica del dissenso in Federico De Roberto », *Italies* (15/2011), p. 55-79 ; S. Amrani, « Le noble et l'ignoble. Aristocratie et bourgeoisie dans l'œuvre romanesque de Federico De Roberto », *Chroniques italiennes*, 22 (1/2012), p. 1-23 ; Ead., « La répétition du même en héritage ou l'initiation impossible de deux 'héros' dérobertiens », *Chroniques italiennes* web, 24 (3/2012) ; M. Bertone, « De Roberto impolitico », *Chroniques italiennes* web, 22 (1/2012) ; E. Chaarani Lesourd, « Isotopies narratives et spécularité des personnages dans *I Viceré* », *Chroniques italiennes* web, 22 (1/2012) ; Ead., « L'ordre dans la folie : aspects de la narration dans *I Viceré* de Federico De Roberto », URL : <http://www.sies.asso.org> ; *Federico De Roberto : le deuil des illusions*, numéro thématique

a pas de véritable « héros », Consalvo est le personnage qui s'en approche le plus³. Il est le symbole vivant d'une époque de transformations et de transformismes : il est né en 1849, dans une période de révolutions et de contre-révolutions. On pourrait même dire que Consalvo est né sous l'ascendant de la transformation.

Ce qui fait l'intérêt de ce personnage, c'est son ambiguïté congénitale. D'une part, c'est le membre de la famille Uzeda dont on connaît le mieux la formation et dont on peut suivre le plus en détail le développement psychologique et les pensées, comme dans une biographie. D'autre part, c'est celui dont on connaît le moins l'aspect physique⁴.

C'est précisément cette ambiguïté qui crée le lien le plus évident avec son créateur. D'un point de vue historico-sociologique, Consalvo nous paraît décidément comme un personnage faible tout autant que surdimensionné ; il incarne à la fois les faiblesses de son auteur, dont il est souvent un évident autre-Moi, et ce surhomme nietzschéen fin de siècle avec ses fantasmes de puissance⁵.

De plus, à travers Consalvo, De Roberto exprime son rapport ambigu avec la classe sociale aristocratique à laquelle il appartenait par sa branche familiale maternelle, tout en n'y trouvant jamais sa place. En effet, comme l'ont fait remarquer les récents travaux de Michela Toppiano sur l'écrivain, De Roberto était lui-même apparenté au marquis de San

de la *Revue des Études Italiennes*, n.s., tome 57, n° 3-4, juillet-décembre 2011 (qui contient les actes de la journée d'étude internationale qui s'est tenue à l'Université Paris-Sorbonne le 7 décembre 2011).

³ Selon Grana, « non potendo designarsi un protagonista, in una cronistoria composita e "panoramica" come questa », il est certain que le personnage Consalvo « assume un ruolo preminente di esemplare presenza » (G. Grana, *I Viceré e la patologia del reale*, Milano, Marzorati, 1982, p. 449). Voir également l'avis de Sipala, selon lequel « con la sua apparizione [di Consalvo], si dissolvono sul fondo le figure degli altri personaggi, si scioglie il coro familiare ; egli assurge al ruolo di protagonista, e De Roberto ne scrive una compiuta biografia » (P. M. Sipala, *Introduzione a De Roberto*, ouvr. cité, p. 71).

⁴ Au cours du roman on apprend que la beauté physique de Consalvo date de sa prime jeunesse (« Che bel ragazzo ! Com'è franco e sicuro ! », *Vic.*, II, 3). Une trentaine d'années plus tard, il peut toujours se faire apprécier en société par son « viso bello e maschio » (*Imp.* VIII). Il faut attendre la fin du « cycle des Uzeda » pour apprendre qu'il est blond et que son teint est clair (« appariva il petto nudo, bianco e grasso quasi quello d'una donna, appena ricoperto sullo sterno da una lanuggine bionda, [...] quel viso bianco e biondo », *Imp.* VIII).

⁵ A propos de Consalvo comme « surhomme » nietzschéen voir N. Tedesco, *La norma del negativo. De Roberto e il realismo analitico*, Palermo, Sellerio, 1989, p. 125.

Giuliano, le maire de Catane qui lui a inspiré la figure de Consalvo⁶. De Roberto a donc forcément mis une partie de lui-même dans le jeune prince de Francalanza. D'où sa fascination-répulsion pour ce personnage qui pourtant est sans conteste un exemple moralement négatif, symbole vivant non seulement du transformisme politique, mais également de la nature humaine elle-même : une nature qui se fait souvent rattraper par ses racines et dont tout élan de changement est voué à l'échec⁷.

À l'aune de ces considérations, on pourra donc se demander pourquoi De Roberto a donné tant d'importance à ce personnage, et pourquoi il en a fait son porte-parole. Notre analyse sera structurée autour de trois axes.

En premier lieu, nous exposerons comment Consalvo se situe dans le sillage d'une tradition familiale telle que celle des Uzeda, qui est génétiquement et moralement incapable de se renouveler. Ensuite, nous étudierons la figure de Consalvo comme élément de rupture temporaire avec cette tradition. Enfin, dans une troisième partie, nous tâcherons de comprendre pourquoi De Roberto, en dépit de sa fascination-répulsion pour Consalvo, a décidé au fil du temps de quitter ce personnage et ne plus l'accepter comme son porte-parole.

I. Un héros ?

Au cours des *Viceré*, le parcours biographique et le développement psychologique de Consalvo sont présentés sous une forme que – pour paraphraser un célèbre titre – l'on pourrait définir comme une « mauvaise éducation sentimentale ». En effet, on a l'impression d'assister à un roman de formation à l'envers, où le protagoniste, au lieu d'apprendre les qualités nécessaires à la vie, en faisant l'expérience du monde et en grandissant au

⁶ Sur Antonino Paternò Castello di San Giuliano (1852-1914) voir M. Toppano, *Federico De Roberto. La folie de la vie et l'ordre de l'écriture*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2012, p. 99-100 ; M. Ganeri, *L'Europa in Sicilia. Saggi su Federico De Roberto*, Firenze, Le Monnier, 2004, p. 88-105.

⁷ Voir à ce propos N. Tedesco, *La norma del negativo*, ouvr. cité, p. 119, selon lequel « per Consalvo, come per Teresa, la mano dello scrittore si scalda ; egli sa di affidare a questi suoi due personaggi, pur così diversi da lui, una parte di se stesso [...] *Per una via tutta negativa*, essi certificano e attestano tuttavia i suoi più profondi convincimenti ».

sein d'une famille et d'un couvent qui sont le repaire de tout vice, perd au fur et à mesure tout repère moral⁸.

Non seulement l'on reconnaît facilement en Consalvo un rejeton des Uzeda au fur et à mesure que l'intrigue des *Viceré* se déroule ; mais on peut également deviner son destin dès les premières pages du roman. En effet, la lecture du chapitre I, 3 des *Viceré*, à savoir celui où De Roberto retrace l'histoire de la famille Uzeda, nous offre, en creux, une préfiguration parfaite du caractère et du destin de Consalvo, selon ce jeu constant de rappels internes qui caractérise tout le roman. En effet, les tares de chaque ancêtre de Consalvo annoncent un aspect du futur prince de Francalanza.

De son trisaïeul, Consalvo VI Uzeda, il tient la passion des courses à cheval et la mauvaise habitude de frapper les cochers qui ont « osé » lui barrer la route⁹. Le jeune prince tient également son opportunisme politique de son grand-oncle, le duc d'Oragua, un transformiste avant la lettre qui considère la province de Catane comme son propre « fief électoral »¹⁰. De la sœur cadette de celui-ci, Ferdinanda, Consalvo a hérité la passion héraldique et la fierté à l'égard de son ascendance. Cette dernière est la principale responsable de la « mauvaise éducation sentimentale » du petit Consalvo car, en le choyant et le gâtant depuis son enfance, elle lui inculque le

⁸ P. M. Sipala, *Introduzione a De Roberto*, ouvr. cité, p. 64, 65. Plus récemment, Chaarani Lesourd a mis en exergue la « contre-édification morale » et l'« éducation passive » reçue par le petit Consalvo « enfant spectateur de scènes constamment contraires à la morale » (« L'ordre dans la folie », art. cité). S. Amrani a, à son tour, parlé de « schéma perverti du roman de formation » pour les deux romans de De Roberto (« La répétition du même en héritage », art. cité, p. 11). Voir également G. Grana, *I Viceré e la patologia del reale*, ouvr. cité, p. 449-460, qui retrace de manière fort détaillée le parcours psychologique du jeune prince.

⁹ Comme la tante Ferdinanda avait l'habitude de lui raconter, « se usciva lui, tutti si tiravano da parte !... Una volta che il capitano di giustizia con la carrozza propria ardi passar innanzi alla sua, sai che fece mio nonno ? Lo aspettò al ritorno, ordinò al cocchiere di buttargli addosso i cavalli, gli fracassò il legno e gli pestò le costole ! » (*Vic.* I, 4). La leçon est vite apprise : plus tard, l'auteur nous rappelle que pendant une épidémie de choléra, « mattina e sera nella vigna, [il principino era] nel giardinetto, a zappare, a trasportar terra, a costruire case di creta ; poi, quand'era stanco di queste occupazioni, su a cavallo d'un asino o d'una mula a scorrazzare di qua e di là, e se il cameriere, o il fattore o le altre sue guide non lo lasciavano andare dove gli talentava, dava all'uomo le frustate che sarebbero toccate alla bestia » (*Vic.* I, 5 ; également *Vic.* II, 6).

¹⁰ Le duc d'Oragua considérait « il collegio come un feudo elettorale la cui proprietà nessuno poteva contrastargli » (*Vic.* II, 8. Mon italique). Quelques années plus tard, Consalvo caressait le rêve de s'approprier ce « feudo elettorale che, naturalmente, sarebbe passato al nipote » (*Vic.* III, 2. Mon italique).

cynisme et grave dans son esprit l'idée que tout ce qui arrive doit servir les intérêts des Uzeda¹¹.

Consalvo a également hérité bon nombre de traits psychologiques de la génération suivante, celle de ses parents. Par exemple, il tient son ambition de l'oncle Lodovico qui, suite à une carrière irréprochable, arrive à gravir les échelons de la carrière ecclésiastique jusqu'aux plus hautes sphères. À ce propos, on relèvera le récit du défi entre don Lodovico et don Blasco pour le priorat du couvent de San Nicola, qui constitue la préfiguration parfaite du défi électoral qui eut lieu trente ans plus tard entre Consalvo et Giulente¹².

Le caractère de Consalvo semble forgé également sur le modèle de deux autres de ses oncles : Ferdinando, qui affiche depuis son tout jeune âge un esprit indépendant et insouciant des jeux de pouvoir au sein de la famille, au point de s'éloigner du palais de ses aïeux pour aller vivre dans un domaine de campagne ; et Raimondo, enfant gâté par ses parents, coureur de jupons impénitent¹³, qui se sent prisonnier de son île natale dont il médit sans cesse et qui, une fois émancipé de sa famille, voyage et s'installe à Florence, prenant ainsi conscience de la petitesse de sa terre natale¹⁴.

Naturellement, Consalvo tient également de ses parents la cupidité et la fausseté de son père, le prince Giacomo¹⁵, et l'hypocondrie de sa mère, Margherita Grazeri¹⁶.

¹¹ « La sua voce [de Ferdinanda] tremava di commozione nel ripetere la storia della rapina, e i suoi occhi furaci come quelli dell'antenato s'infiammavano della seolare cupidigia della vecchia razza spagnuola, dei Viceré che avevano spogliato la Sicilia » (*Vic.* I, 5).

¹² « In cuor suo egli [Lodovico] smaniava di prender la rivincita. Poichè si trovava sempre chiuso là dentro, voleva arrivare, presto, prima d'ogni altro, ai gradi supremi. Ai Benedettini, infatti, c'era un regno da conquistare [...] appartato, quasi sempre chiuso in biblioteca, si guadagnava simpatie con l'umiltà del contegno, con l'obbedienza prestata ai maggiori ed anche agli eguali, con la stretta osservanza della regola, con la fama di dottrina in brev'ora acquistata. Così era stato eletto Decano a ventisette anni » (*Vic.* I, 3).

¹³ « E il giovane [Raimondo] che spendeva continuamente per gli abiti, per le donne, e avea fra l'altre la passione del giuoco, sciupava in una notte quel che la madre gli dava in un anno » (*Vic.* I, 3). Quelques années plus tard, Consalvo démarre sa débauche « con la moglie di massaro Rosario Farsatore, il fattore lo colse quasi sul fatto, un pomeriggio, nel pagliaio » (*Vic.* II, 6).

¹⁴ Comme nous le dit l'auteur, Raimondo attendait avec trépidation la mort de sa mère pour pouvoir enfin « appagare il più grande desiderio che lo struggeva : andar via dalla Sicilia, veder Milano e Torino, vivere a Firenze o a Parigi » (*Vic.* I, 3).

¹⁵ *Vic.* II, 8.

Même au niveau le plus profond de sa psychologie, Consalvo se révèle le digne descendant de sa famille. On remarquera notamment son insensibilité morale qui est le trait commun de toute sa famille, et qui se transmet d'une génération à l'autre. À travers sa froideur naturelle et son incapacité à aimer de manière désintéressée, on devine qu'il est aussi une victime, un enfant abandonné par un père qui l'a éloigné en l'« emprisonnant » au monastère de San Nicola durant toute son adolescence.

En somme, Consalvo grandit pleinement et parfaitement dans le sillage de sa famille. Pourtant, tout ce fardeau de défauts hérités ne l'empêche pas de représenter un élément de rupture au sein de cette « cage aux fous », cette « manata di pazzi » qu'est la famille Uzeda.

Certes, Consalvo est porteur de bien des tares de sa famille. Il est toutefois son seul membre à être conscient de l'aspect héréditaire de ces pathologies, et à savoir prendre du recul à l'égard de sa propre situation et de celle de sa parenté¹⁷. Ayant grandi au sein d'un milieu composé de petites figures pâles et de masques sans profondeur, Consalvo est le personnage qui émerge et qui acquiert la conscience de soi qui manque aux autres. Consalvo marque un saut « qualitatif » dans l'évolution de sa famille¹⁸. Le chapitre III, 2 des *Viceré*, qui relate l'émancipation de Consalvo, semble marquer une première rupture, une première véritable nouveauté à l'intérieur d'une famille où le concept même de « nouveau » semblait ne pas pouvoir avoir lieu.

Au sein d'un milieu composé de gens routiniers, casaniers et persuadés que rien n'est mieux que la Sicile, Consalvo s'aperçoit de l'étroitesse et de la mesquinerie de sa terre natale face à l'Italie et à l'Europe ; ainsi, en suivant l'exemple de son oncle Raimondo, sort-il d'Italie et sillonne-t-il l'Europe. Dans une famille où l'ignorance est souveraine, il se cultive ; ce faisant, il commence à se dégager de l'éducation reçue,

¹⁶ Donna Graziella nous est décrite comme étant « felice di poter evitare la folla, le vicinanze infette, le strette di mano contagiose » (*Vic.* II, 6).

¹⁷ Comme le révèle le monologue intérieur au chevet de son père (*Vic.* III, 7).

¹⁸ P. M. Sipala, *Introduzione a De Roberto*, ouvr. cité, p. 66, qui relève l'attitude machiavélique de Consalvo, seul membre de sa famille à être doté d'une « lucida preordinazione dei mezzi e dei fini » et de « la programmazione innocente del male ».

notamment de sa grand-tante Ferdinanda qui, en le gâtant, avait essayé de lui transmettre le mépris de la culture¹⁹.

Finalement, Consalvo, tout en gardant sa morgue de haut aristocrate, arrive à se dégager des aspects les plus rigides de sa classe et s'approprie les valeurs de la bourgeoisie. Il s'impose des sacrifices pour réussir. Ce faisant, il acquiert son autonomie intellectuelle et sa liberté de mouvement. Il se sépare donc de sa famille, se désintéresse des affaires des Uzeda²⁰, il ne prend jamais part aux disputes familiales et s'oppose à l'injonction paternelle de se marier²¹.

De plus, il se sent déterminé et sait peser la situation avec discernement : il reconnaît et se moque de la superstition de son père et de sa sœur, choisit de ne plus aller à la messe et reste lucide sur les causes suspectes de la mort de sa mère. Il en arrive même à refuser le traitement préférentiel que la tante Ferdinanda lui accorde depuis tout petit, en proclamant avec fierté : « io penso con la mia testa. Mia zia non può impormi le sue idee »²².

C'est à travers ce parcours d'émancipation qu'on le voit acquérir une nouvelle conscience de sa propre famille, de son statut de prince héritier, des rôles et des tares familiales qui sont à l'origine de ses monologues angoissants. Il sait que son sang est appauvri, il a peur de la folie, cela le taraude, le pousse à réagir pour démontrer sa position hors pair et hors norme au sein de sa parenté.

À un certain moment, on a même l'impression que Consalvo est en train de mettre sur pied une révolution : la première véritable révolution à l'intérieur de la famille Uzeda. C'est précisément au cours du chapitre consacré à l'émancipation de Consalvo, que De Roberto met cela en valeur par des phrases fondées sur le concept de nouveauté absolue et inouïe (« *mutava anche sistema di vita* », « *teneva certi discorsi stupefacenti* », « *nella sua testa avveniva una rivoluzione* »). Sa belle-mère Graziella finit par s'en exclamer : « non si riconosce più, è davvero *un altro* »²³. Ces propos, contrairement au ton général qui caractérise le roman, ne

¹⁹ *Vic.* III, 2.

²⁰ « L'accusavano di non interessarsi alle faccende dell'amministrazione » (*Vic.* III, 1). Par la suite, il emménage dans une propriété de famille à la Marina qu'il meuble selon son goût (*Vic.* III, 3).

²¹ *Vic.* III, 3.

²² *Vic.* III, 3.

²³ *Vic.* III, 2. Mon italique.

contiennent aucune trace d'ironie : c'est un indice de plus d'une proximité de De Roberto avec son personnage.

À partir de ce moment se manifeste le côté « révélateur » de Consalvo. Il éclaire les autres personnages à travers sa clairvoyance. Pendant ses discussions avec sa sœur Teresa et son père le prince Giacomo, il dévoile la bigoterie de celle-là et la superstition de celui-ci²⁴. Il devient également un personnage ambigu, qui accède à une dimension à la fois rhétorique et anti-rhétorique, capable tantôt d'user de son éloquence, tantôt de se dépouiller de toute rhétorique et de dire la vérité (ses discussions d'histoire politique avec le jeune Ranaldi sont, à ce propos, fort emblématiques : « il Paese ? Con la P grande ? Voi ci credete ancora ? » ; « La Monarchia ha fatto l'Italia. Proprio lei, sola sola ? E come l'ha fatta? Sponte o spinte? Con le vittorie, o a furia di disfatte? »)²⁵. Là, c'est de toute évidence De Roberto qui parle à travers son porte-parole Consalvo.

Consalvo a donc bien tenté de se dégager de son héritage, ou plutôt de son fardeau familial. Il essaie de devenir un homme neuf, et d'y parvenir par la parole : il a compris le pouvoir de celle-ci et essaie de la maîtriser.

En effet, Consalvo a saisi depuis tout petit que le langage sert à quelque chose : il voit bien que si son ascendance illustre lui assure dès le départ une place de choix et un certain pouvoir dans la société, c'est à travers le langage qu'il pourra garder tout cela au cours des bouleversements sociopolitiques de son époque. Au sein d'une famille régie par des rapports de pouvoir, Consalvo a appris que le langage a toujours un enjeu, que les mots ont toujours un but, qu'une éloquence mue par l'égoïsme est ce qu'il y a de mieux pour maîtriser les autres et garder son pouvoir. Enfant, il assiste aux disputes familiales, il trouve et lit les billets doux cachés que Giulente écrit à Lucrezia, et il achève son apprentissage des manigances de famille dans les cuisines du palais, parmi les ragots des domestiques²⁶.

En famille, il a appris à agir en suivant son intérêt personnel. Il a appris notamment :

1) À retenir et cacher ses sentiments. Encore tout petit, on le voit retenir son dépit et cacher ses émotions lorsqu'il fait son entrée au collège

²⁴ Sur le rôle de personnage « révélateur » de Consalvo cf. E. Chaarani Lesourd, « L'ordre dans la folie », art. cité.

²⁵ *Imp.* VI.

²⁶ *Vic.* I, 4.

San Nicola ; peu après, l'auteur nous confirme que Consalvo a appris à feindre ses sentiments²⁷.

2) La délation et la menace. Au collège, il dénonce ses camarades qui cachent un drapeau tricolore sous le lit. À la maison, il dénonce des domestiques qui lui désobéissent²⁸.

3) Le franc-parler. C'est par Salvatore, le garçon d'écurie que Consalvo admire pour sa spontanéité, que le jeune prince Uzeda apprend la vie débauchée des moines du collège. C'est un véritable « sevrage » moral, un chapitre fondamental de sa « mauvaise éducation sentimentale »²⁹.

4) La violence verbale et l'insulte. Toujours à l'époque du collège, on voit Consalvo offenser Giovannino à propos de la folie du père de ce dernier³⁰.

5) Le mensonge et la mystification. À seize ans, il ment – de manière peu crédible d'ailleurs – pour excuser son absence au deuxième mariage de son père (il raconte qu'il a eu un accident et qu'il a failli mourir alors que ses vêtements sont comme neufs).

Une fois adulte, il ne fait qu'affiner ces techniques rhétoriques, jusqu'à la maîtrise parfaite. Par la suite, on le voit les mettre en œuvre et réussir grâce à elles.

²⁷ « La curiosità del primo momento gli era passata, sentiva adesso una gran voglia di piangere ; nondimeno guardava tutti in viso, quasi in atto di sfida, per non darla vinta a suo padre che aveva per forza voluto ficcarlo lì dentro » (*Vic.* I, 6). Plus tard, un frère lui ayant demandé s'il aime habiter au couvent, « “sì,” rispose egli, per non dargliela vinta. “È bello stare a San Nicola !...” » (*Vic.* I, 6).

²⁸ On apprend la délation au sujet des drapeaux tricolores au chapitre I, 8. Quelque temps plus tard, de manière tout à fait similaire, Consalvo dénonce les domestiques qui ne veulent pas obéir à ses ordres (*Vic.* II, 3).

²⁹ *Vic.* II, 3. Quelques années plus tard, pendant une épidémie de choléra, Consalvo passe ses journées dans la tenue de Belvedere en compagnie des cochers et maréchaux-ferrants « a imparare il linguaggio speciale dei cocchieri, dei cozzoni e dei maniscalchi » (*Vic.* II, 6).

³⁰ Consalvo brime Giovannino en l'appelant « barone senza baronia » ou « figlio del pazzo » (*Vic.* I, 8).

II. Un anti-héros ?

Ces considérations nous amènent à la deuxième partie de notre réflexion, qui nous permettra de considérer Consalvo non plus comme un héros potentiel, mais comme un anti-héros, c'est-à-dire comme le protagoniste d'une rupture apparente, d'une fausse innovation, d'un progrès qui n'en est pas un. Le parcours biographique de Consalvo, qui pourtant avait bien l'air d'une révolution, n'est en effet que la démonstration définitive de l'impossibilité d'un changement – qu'il soit humain, personnel, familial ou socio-politique – chez les Uzeda.

Au cours des deux romans, Consalvo devient conscient des qualités qui le distinguent à l'intérieur de sa famille et il comprend qu'il peut les mettre à profit, de manière bien plus rentable que ne l'ont fait ses ancêtres. Comme un héros de roman de formation, il a entrepris son grand tour de l'Europe afin d'acquérir cette instruction qu'il n'a jamais pu recevoir dans sa patrie. Toutefois, bien plus qu'une expérience formatrice, ce voyage s'avère une blessure narcissique : il découvre n'être plus rien hors de Sicile. C'est pourquoi, une fois rentré dans sa patrie, il se consacre à un seul but : acquérir ou plutôt garder ce pouvoir, tout comme l'ont déjà fait ses aïeux, mais sur une échelle nationale et en suivant les nouvelles exigences des temps. Pour ce faire, il décide de mettre à profit les bonnes et rares qualités de ses ancêtres, sans en reproduire les défauts.

Ainsi, étant doté depuis l'enfance d'une mémoire et d'une éloquence formidables, il peut suivre les traces de son oncle Oragua dans la carrière publique, tout en évitant la timidité et les maladresses publiques de ce dernier. De cette façon, il pourra créer autour de lui et séduire en peu de temps non seulement une petite clientèle électorale, mais une population entière³¹. Il est menteur comme son père, à une seule différence près : Consalvo est plus machiavélique et bien plus clairvoyant. Si, jeune homme, il était (on l'a vu) un menteur peu crédible, quelques années plus tard il devient un professionnel du mensonge et de la mystification. De surcroît, à la différence de son oncle Raimondo, il ne rentre pas de son tour d'Europe avec un défilé de jeunes et jolies servantes de toutes origines, mais plutôt

³¹ Pendant le prêche de Noël de 1861, âgé de douze ans à peine, « sali sul pulpito, guardò tranquillamente la folla degli spettatori » (*Vic.* II, 3), à la grande différence de son grand-oncle Oragua « al quale la sola idea della folla serrava la gola e annebbiava la vista » (*Vic.* I, 9).

avec la volonté de s'appropriier les langues étrangères, les habitudes et les pratiques des pays visités. Cela va sans dire, il fait cela non pas pour apporter un réel progrès à la société, mais parce qu'il sait que c'est en émerveillant le peuple par son savoir et son expérience qu'il pourra mieux l'amadouer. Enfin, son éloignement de sa famille n'est pas une fuite dans un monde farfelu et romanesque, comme l'auto-isolement de son oncle Ferdinando, mais bien une « traversée du désert » nécessaire pour pouvoir revenir, un jour, en étant encore plus puissant.

Bref, l'homme neuf n'est en fait qu'un opportuniste et un caméléon. Ainsi, la politique constituera l'arène idéale pour commencer sa carrière.

Au terme de son tour d'Europe, en séjournant à Rome, Consalvo a découvert que la carrière politique est un moyen idéal d'affirmation personnelle³². La nouvelle loi électorale qui a élargi le droit de vote et le transformisme politique naissant constituent les deux circonstances historiques les plus favorables lui permettant de mettre à profit son éloquence et sa capacité d'adaptation. Il saisira ces occasions de main de maître.

À la fin des *Viceré* et tout au long de *L'Imperio*, on assiste à la montée politique fulgurante de Consalvo, et on s'aperçoit en même temps que le jeune prince de Francalanza est en train de mettre en œuvre, avec une étonnante lucidité, cette « mauvaise éducation sentimentale » qu'il a assimilée dans le contexte familial.

En effet, la clé de voûte de sa formation avait été le moment où son grand-oncle avait été élu député en 1861. C'est à ce moment que le jeune Consalvo se vide de toute conviction et commence à s'adapter à l'attitude de sa famille. S'il était encore écarté des événements historiques lorsque Menotti Garibaldi séjourne au couvent de San Nicola³³, en revanche, on le voit peu après apprendre à être politiquement double : il adhère aux manifestations patriotiques pour le « Oui » au plébiscite et, âgé de douze ans, il est déjà défini comme « un sacré effronté », « una faccia tosta a tutta prova ». Peu après il obtient un succès éclatant pendant le prêche de Noël

³² *Vic.* III, 2. Pour une analyse du caractère politique et du transformisme de Consalvo voir N. Tedesco, *La norma del negativo*, ouvr. cité, p. 112-115.

³³ « Ma, nel giardino, Giovannino corse a cogliere la più bella rosa e gliel'offerse, chiamandolo : "Generale !..." Consalvo se ne stette in disparte » (*Vic.* I, 8).

1861 : cela préfigure le futur homme politique³⁴. Quelques années plus tard, lorsqu'il a seize ans et qu'il est toujours « prisonnier » à l'intérieur du couvent, il prend position en faveur de la cause libérale pour la seule raison que, dans la suppression des couvents prônée par les libéraux, il voit l'opportunité tant espérée de sortir du collège. Dès lors, il s'inscrit dans la droite ligne de ses ancêtres, dans une attitude très bien synthétisée par la célèbre formule de son grand-oncle : « fatta l'Italia dobbiamo fare gli affari nostri ».

Une fois jeté dans l'arène politique, il est désormais à même de maîtriser le langage sous toutes ses formes. À ce moment-là, le double langage lui sert à s'adapter aux circonstances pour survivre, selon cette règle du darwinisme social qui lui est très familière (Darwin étant d'ailleurs l'un des auteurs qu'il cite dans ses discours publiques).

Sa formation lui permet d'équilibrer de manière naturelle l'ancien et le nouveau, « la nativa spagnolesca albagia della razza ignorante e prepotente, e la necessità d'adattarsi ai tempi democratici si contemperavano così in lui, a sua insaputa »³⁵. En famille, il a appris à manipuler tous les membres de sa famille, chacun à sa manière et en encourageant leurs lubies. Il se comporte de la même manière en politique : « Il principino, però, al contrario della zia, teneva per sé i propri sentimenti, e manifestava solo quelli che gli giovavano. Sentiva di dover fare in politica come aveva visto fare a suo padre, in casa, quando si teneva bene con tutti e assecondava le pazzie di tutti quanti, salvo a dare un calcio a chi non poteva più nuocerli. Adesso adoperava anch'egli quel metodo, piaggiando tutti i partiti »³⁶.

Dans son art oratoire débordant on reconnaît cette grandiloquence, cet amour pour l'étalage d'érudition inutile qui était le trait saillant de son grand-oncle Eugenio. Mais alors que ce dernier noyait ses phrases dans des tournures et un lexique incompréhensibles, Consalvo sait bien peser ses mots et ses slogans, et manie avec maestria les citations qu'il faut employer

³⁴ *Vic.* I, 8, et III, 3 : « e tirando poi via sino in fondo senza guardare neppure una volta lo scartafaccio, gestendo, facendo pause, cambiando il tono della voce come un oratore provetto ».

³⁵ On nous rappelle ensuite son mépris pour la populace (« disprezzo verso la ciurmaglia »). Cela ne l'empêche pas pour autant de parler de « *repubblica e rivoluzione* » pour gagner les ailes les plus extrêmes de l'électorat : « Monarchia o Repubblica, religione o ateismo, tutto era per lui quistione di tornaconto materiale o morale, immediato o avvenire » (*Vic.* III, 3).

³⁶ *Vic.* III, 3.

pour étonner les foules ; car il a su s'approprier parfaitement, entre autres, la rhétorique patriote de la bourgeoisie.

La politique lui donne également l'occasion de mettre à profit ses qualités de menteur pour accroître son pouvoir personnel. Que l'on regarde, à ce propos, le grand nombre de mensonges qu'il assène devant ses électeurs et son public, de plus en plus important au fil du temps, au fur et à mesure des progrès de sa carrière. Dans les *I Viceré*, il ment effrontément et crée le mythe de sa rencontre de jeunesse avec Garibaldi. De la même manière, au cours de *L'Imperio*, il invente un passé de patriote à ce grand-oncle Oragua qu'il méprise sincèrement³⁷.

On le voit également brouiller les cartes, mystifier la réalité historique, confondre le public avec des discours creux ; il est le roi de la rhétorique vide, du double discours. Ainsi, au début de sa carrière politique, il adhère au parti progressiste et courtise même la gauche socialiste et républicaine. On le voit mépriser les amitiés cléricales de sa sœur, mais il n'ose pas les lui reprocher ouvertement car elles pourraient lui être utiles d'un point de vue électoral³⁸. Dans *L'Imperio*, on apprend même que « si sarebbe professato nichilista se fosse servito »³⁹.

Consalvo a également compris que la maîtrise de la parole ne passe pas seulement par une grande éloquence, mais également par l'exploitation du « quatrième pouvoir ». Ainsi, dans *L'Imperio*, on le voit entrer dans le monde du journalisme et exploiter la presse. Plus tard, il se fait lui-même journaliste. Adoptant le pouvoir de la parole comme arme de propagande, une fois élu il en arrive à fonder un journal et à mettre à disposition son appartement pour les réunions de rédaction⁴⁰.

En famille et au cours de son voyage en Europe, Consalvo n'a pas seulement appris que la maîtrise du langage est fondamentale pour arriver au pouvoir, mais aussi que les paroles peuvent être d'autant plus puissantes qu'elles sont prononcées avec plus d'apparat, et accompagnées par une mise

³⁷ *Vic.* III, 9 et *Imp.* VI. Pour une analyse du discours public et privé de Consalvo, et de l'« intima grossolanità dell'eloquio falsamente dotto e solenne, infarcito di luoghi comuni », voir N. Tedesco, *La norma del negativo*, ouvr. cité, p. 123-127 ; G. Grana, *I Viceré e la patologia del reale*, ouvr. cité, p. 322-324. Cf. aussi L. Bani, *La retorica del dissenso*, art. cité.

³⁸ *Vic.* III, 8.

³⁹ *Imp.*, VII.

⁴⁰ *Imp.* V.

en scène convenable. En d'autres termes, il sait que pour garder le pouvoir il ne faut pas seulement maîtriser le langage, mais également la forme.

Ce soin de la forme comme moyen de séduire et d'inspirer le respect aux foules, c'est là également une leçon qu'il a apprise très tôt en famille. Le premier chapitre des *Viceré* se clôt sur la description des funérailles de Donna Teresa Risà Uzeda, la grand-mère de Consalvo, qui sont célébrées avec la pompe la plus somptueuse, c'est-à-dire en totale contradiction avec les très sobres dispositions testamentaires qu'elle-même avait dictées. Quelques années plus tard, on retrouve Consalvo suivant le déroulement des cérémonies de la Sainte-Agathe avec la plus grande attention⁴¹.

Une fois émancipé, il met tout de suite en œuvre ce soin de la forme extérieure : il pare la façade de son palais de la Marina avec un drapeau tricolore énorme et il y installe des luminaires à chaque festivité, soit-elle patriotique ou religieuse, alors que le quartier est semi-désert. En tant que maire-adjoint, puis maire de Catane, il fait faire des dépenses somptuaires : il fait nommer une légion de nouveaux employés, il fait rebâtir la salle du Conseil Municipal à l'instar de la Chambre des Députés, il fait abattre et agrandir les rues, le cimetière, le théâtre, l'abattoir, mais ce n'est qu'une modernisation de façade, conçue dans le seul but de devenir populaire⁴². Une fois son mandat terminé, il démissionne en laissant d'énormes dettes à son successeur, encore une fois en totale cohérence avec l'esprit profiteur des Uzeda.

Dans le même souci d'apparence, lorsque Consalvo se présente aux élections politiques, on le voit non seulement se cultiver, mais également remeubler son appartement et s'habiller luxueusement selon la dernière mode. De la même manière, les préparatifs de son premier discours électoral reproduisent, au détail près, ceux des funérailles de sa grand-mère Teresa Uzeda⁴³.

⁴¹ « Consalvo stava attento al cerimoniale spagnolesco di quelle feste », *Vic.* I, 8.

⁴² *Vic.* III, 6 : « E la città fu messa sottosopra, somme considerevoli furono spese per indennizzare i proprietari danneggiati ; ma la vistosità dei risultati fruttò considerevoli elogi al giovane amministratore ».

⁴³ Les deux cérémonies avaient eu le même organisateur, le majordome Baldassarre (P. M. Sipala, *Introduzione a De Roberto*, ouvr. cité, p. 73).

III. Ni héros ni anti-héros

L'accumulation exorbitante de fourberies destinées à gagner la faveur populaire de la part de Consalvo se poursuit dans le deuxième roman, au point que cela semble ne jamais devoir connaître une fin. Devenu député, on le voit gravir les échelons jusqu'à devenir ministre, ayant pu profiter, entre autres, de la popularité immense qu'il a acquise après avoir survécu à une tentative d'assassinat. Son triomphe est celui d'un homme qui a su mettre magistralement à profit la leçon qu'il a apprise, depuis son plus jeune âge, en famille.

Toutefois, en essayant d'esquiver les défauts de sa famille, Consalvo s'y retrouve empêtré. À force d'essayer d'introduire un élément de nouveauté à l'intérieur de sa famille, il a répété tout ce que ses ancêtres avaient fait de plus mauvais⁴⁴. En arrivant à maîtriser à la perfection toutes les nouvelles exigences des nouveaux temps, sa personnalité s'est comme vidée non seulement de toute valeur morale, mais également de toute valeur symbolique et narrative.

C'est la raison pour laquelle, en passant des *Viceré* à *L'Imperio*, on s'aperçoit d'une fissure grandissante dans son personnage. Sa figure est devenue tellement ambiguë, son amoralité est devenue si parfaite que, finalement, elle n'est plus capable d'inspirer cette dynamique amour-répulsion qui était à la base des *Viceré*, et qui faisait le cœur de son intérêt et de son sombre charme. Que reste-t-il alors ? Un tel personnage pouvait-il demeurer comme cela à jamais, immuable dans son amoralité parfaite, résistant opiniâtrement au cours de l'histoire et aux exigences de la narration ? C'est à ce moment que la figure de Consalvo entre en crise.

Le jeune prince finit par bien représenter l'amoralité d'un homme, d'une famille, d'une société et d'une époque incapables de se régénérer ; il a donc répondu aux questions de darwinisme social et de dégénérescence familiale que son créateur s'était posées au début du « ciclo degli Uzeda ». Il n'a toutefois pas répondu à d'autres questions, aussi urgentes, qui pressaient De Roberto : les questions existentielles, celles que l'on ne peut plus esquiver, celles auxquelles la réalité nous oblige à répondre⁴⁵. Pour ce

⁴⁴ Cf. les considérations de G. Grana, *I Viceré e la patologia del reale*, ouvr. cité, p. 459-460.

⁴⁵ Comme l'a déjà relevé Sipala, « De Roberto (che non è Consalvo) condanna il non-cambiamento » (*Introduzione a De Roberto*, ouvr. cité, p. 89). Plus récemment, Ganeri a remarqué que « Se Consalvo sostiene il punto di vista immobilista del narratore, tale

faire, une autre figure devait être créée et devait émerger, une figure qui puisse exprimer l'autre côté de De Roberto, celui du jeune homme qui avait cru à la rédemption de l'Italie et qui a vu s'anéantir toute espérance.

La crise de Consalvo est donc la crise d'un personnage qui n'a su être ni héros ni anti-héros. Son histoire est celle d'un destin déjà scellé, d'une émancipation ratée : il n'est que l'énième continuateur d'une famille qui est, de son propre aveu, « toujours la même » (pour citer le célèbre *explicit* des *Viceré*). Finalement, le voyage en Europe ne représente ni un véritable changement, ni un virage, mais seulement la première de ses nombreuses transformations : une fois transporté ailleurs, il est devenu un autre, puis un autre, et encore un autre, montrant ainsi une constante et extraordinaire capacité métamorphique.

Or, *L'Imperio* nous présente un Consalvo qui est rattrapé par ses origines. C'est le sens de la crise du personnage : la série infinie de transformations l'a amené non plus à un progrès, comme on avait pu le croire, mais à un recul, voire à une régression. Par conséquent on le voit retomber dans la violence physique. Jeune collégien, il était devenu de plus en plus turbulent dans le seul but d'être renvoyé et réacquérir sa liberté, il s'était adonné à la débauche et avait fait partie d'une compagnie de jeunes hommes débridés, il avait fait même enlever une jeune fille⁴⁶. À la fin de *L'Imperio* il sort de scène en abusant d'une femme, Renata. Le vieux déterminisme rattrape Consalvo, il piétine, il est la victime d'un retour du refoulé⁴⁷.

En voulant à tout prix se distinguer des membres de sa famille, il a fini par se comporter exactement comme eux, voire pire car il a sublimé, perfectionné leur capacité de s'adapter et de toujours faire des affaires au détriment des autres. Dans *L'Imperio*, son ambition sans borne est affichée : devenir ministre, voire plus, devenir président du Conseil, « vice-roi pour de vrai »⁴⁸. La boucle est bouclée : le recul non seulement moral mais aussi

punto di vista non è né avrebbe potuto essere condiviso dal narratore [...] anche se l'autore, in quanto storico impersonale, non ha insegnamenti positivi da trasmettere al lettore, la denuncia resta fondata su presupposti etici che condannano inesorabilmente l'amorale opportunismo di Consalvo » (*L'Europa in Sicilia*, ouvr. cité, p. 81).

⁴⁶ Ne pouvant pas obtenir d'être "libéré" du collège, « egli sfrenavasi sempre più, metteva con le spalle al muro non più i fratelli e i camerieri, ma lo stesso maestro » (*Vic.* II, 3).

⁴⁷ *Imp.* VIII. A ce propos, Amrani a parlé de « régression animale » qui achève l'involution morale de Consalvo et des Uzeda (« Le noble et l'ignoble », art. cité, p. 14).

⁴⁸ *Vic.* III, 2.

temporel est accompli : Consalvo est revenu en arrière de deux siècles, à l'époque où les Uzeda étaient bien les vice-rois de Sicile.

Ceci marque le divorce définitif de l'auteur avec son personnage. À partir de ce moment, De Roberto ne peut plus s'identifier à lui : il a besoin d'un nouvel autre-Moi. Ainsi, pour son deuxième roman politique, De Roberto choisit un deutéragoniste qui va peu à peu remplacer Consalvo comme porte-parole de l'auteur. Un personnage qui est l'antithèse parfaite du jeune prince. Un jeune homme franc, sincère, idéaliste jusqu'à la naïveté.

Le processus d'identification de De Roberto au jeune Ranaldi est clair. Outre le prénom (Federico), auteur et personnage partagent le lieu de naissance (non pas la Sicile, mais la Campanie), leur père a la même condition sociale (employé du Royaume de Naples), ils ont en commun le même parcours d'études et l'apprentissage journalistique à Rome. À l'inverse de Consalvo qui n'a jamais quitté sa ville natale et ses alentours jusqu'à ses vingt-deux ans, et à l'instar de son créateur, Ranaldi a dû suivre son père, souvent muté à cause de son travail, et il a connu depuis tout petit des réalités différentes. À un Consalvo totalement dépourvu d'une véritable culture, de valeurs et d'idéaux altruistes, et qui est quasiment l'incarnation de l'égoïsme le plus sournois, De Roberto oppose la figure d'un jeune homme cultivé, enthousiaste, exalté par les valeurs du Risorgimento ; un jeune homme qui est persuadé (tout au moins au début) que l'on peut véritablement instruire le peuple et faire avancer la patrie, et qui s'émancipe de sa famille non pas pour consolider son pouvoir personnel, mais pour suivre un idéal social et politique noble.

Assez significativement, à Ranaldi échoit le rôle de nouveau personnage révélateur : il s'aperçoit notamment de l'ascension suspecte de Consalvo et de son ambition sans borne⁴⁹. À travers le point de vue de Ranaldi, Consalvo perd son ambiguïté positive, s'évanouit petit à petit, il devient un opportuniste médiocre, il perd sa grandeur et redevient le personnage qui a été complètement rattrapé par ce système corrompu dont il est devenu l'étoile montante. À travers le regard ingénu mais pur du jeune Napolitain, on peut juger plus aisément Consalvo pour ce qu'il est véritablement : un être totalement insensible qui, après avoir subi un attentat, demande avant tout si la presse parle assez de lui, qui n'est plus

⁴⁹ « Cominciava a conoscerlo come un furbo ambizioso, come un vanitoso impaziente d'arrivare a qualunque costo », *Imp.* VI.

capable de concevoir l'amour de manière désintéressée et dont la seule passion est la conquête du pouvoir⁵⁰.

Cette prise de distance de De Roberto par rapport à son personnage est perceptible dès les deux premiers chapitres de *L'Imperio*. L'auteur s'y attarde sur la vanité de Consalvo⁵¹, sur son caractère désormais dépourvu de toute identité, blasé, « assuefatto alla finzione »⁵², usé par son propre jeu de ne pas avoir d'opinions et taraudé par le doute, comme le révèlent ses longs monologues au style indirect libre. Si au cours des *Viceré* on peut toujours hésiter sur son statut de héros ou d'anti-héros, dans *L'Imperio* on est décidément face à la chute d'un héros : le cadre historique change et marque les limites de Consalvo, qui veut toujours s'adapter et finit par perdre toute identité propre. Dès lors, la figure de Consalvo ne fascine plus et ressemble à une marionnette⁵³.

Ce n'est pas un hasard, d'ailleurs, si au moment où on le voit sortir de scène, nous est dressé son premier portrait physique : après la tentative d'attentat, on découvre qu'il est blond, au teint pâle, et qu'à Rome il a pris de l'embonpoint. Ceci n'est pas sans rappeler le surpoids typique de la plupart de ses ancêtres : même d'un point de vue physique, Consalvo est en train de dégénérer et d'être rattrapé par ses origines⁵⁴.

Dès le début de *L'Imperio*, Consalvo a perdu son aura, le profil héroïque qui l'avait caractérisé dans *I Viceré*. Il se fait en outre démasquer par de nouveaux personnages révélateurs. Vanieri, journaliste chevronnée et femme émancipée qui introduit Consalvo dans son cercle, remarque aussitôt l'ignorance foncière du jeune député sicilien (« E quel siculo, eh ? Quel principe ?... Avete mai visto una boria simile ? [...] Vuoto di testa, vuoto come una zucca, sapete ?... Ho parlato mezza dozzina di volte con lui, m'è bastato per giudicarlo. Furbo assai, quel siculo ; ma vuoto come una zucca »)⁵⁵. Quelques années plus tard, la jeune et ingénue Renata s'est

⁵⁰ *Imp.* VIII.

⁵¹ *Imp.* II.

⁵² *Imp.* II.

⁵³ Au moment de la chute politique du prince de Francalanza « cade il sipario sul romanzo di Consalvo », comme l'a dit P. M. Sipala, *Introduzione a De Roberto*, ouvr. cité, p. 79.

⁵⁴ Comme nous l'apprend Renata observant « il petto nudo, bianco e grasso quasi quello d'una donna » de Consalvo blessé (*Imp.* VIII).

⁵⁵ *Imp.* IV.

également aperçue du côté double de Consalvo, malgré l'amour qu'elle lui porte⁵⁶.

Dans *L'Imperio*, le prince Uzeda di Francalanza se couvre aussi de ridicule. Pour la première fois, on aperçoit dans l'hémicycle de Montecitorio le jeune député, incapable de cacher ses ambitions, « se frottant » aux bancs du gouvernement, comme le ferait un chat à son maître, et les journalistes se moquant de lui à cause de sa redingote à l'anglaise⁵⁷. Aussitôt, les caricaturistes le prennent pour cible dans les journaux⁵⁸. Ce ridicule atteint son comble dans le chapitre VIII, au moment où Consalvo termine sa convalescence après l'attentat. De Roberto, qui a pris définitivement ses distances par rapport au prince sicilien, nous montre le personnage « révélateur » Ranaldi se rendant compte que Consalvo fait mine d'avoir mal (« Federico, il quale aveva già cominciato a sospettare che il deputato recitasse la commedia »). L'œuvre prend presque la tournure d'une farce. Consalvo, malade imaginaire, feint d'avoir des difficultés à se promener alors qu'il est parfaitement guéri : « Egli restò un altro giorno a letto, e cominciatosi ad alzare, ne passò parecchi altri ancora sopra una poltrona, con un bastone a fianco, al quale s'appoggiava penosamente quando aveva da muovere qualche passo in presenza della gente, col petto curvo, come un vecchio che uscisse da una lunghissima infermità »⁵⁹. À ce moment-là, Consalvo s'efface de la scène ; il ne lui reste plus qu'à faire son ignoble sortie des romans de De Roberto : publiquement, à la suite de sa chute politique après la défaite d'Adoua (1896) ; dans la vie privée, en abusant de Renata⁶⁰.

⁵⁶ *Imp.* VIII : « Non tutto le piaceva in lui : certe professioni di scetticismo che aveva udito uscire dalle sue labbra, certe ironie, certi sarcasmi le erano stati cagione di contrarietà e di dolore. Anche quel giorno, al teatro Valle, durante la conferenza, non aveva condiviso tutti gli entusiasmi della sua anima : pure ammirando l'abilità delle argomentazioni, qualche cosa l'aveva scontentata : le note umoristiche troppo ripetute, il rigore dell'attacco contro le speranze d'un migliore assetto della famiglia umana, la mancanza d'un caldo soffio di simpatia animatrice ».

⁵⁷ *Imp.* I.

⁵⁸ Même la grandiloquence du nom de famille de Consalvo, qui faisait jadis sa fierté, devient l'objet de calembours peu élégants (« Député T...U... Zeda ! »). Par la suite, l'obsession de s'habiller en suivant la dernière mode lui vaut l'humiliant sobriquet de « cocher de l'ambassade d'Angleterre », de même que la queue de pie de sa redingote est comparée à « due lasagne » (*Imp.* I).

⁵⁹ *Imp.* VIII.

⁶⁰ *Imp.* VIII. A propos de la sortie de scène de Consalvo, Bertone considère que le prince-député « fino alla fine è capace soltanto di esercitare il potere per soddisfare i propri

Reste le besoin de De Roberto d'avoir un porte-parole, un autre-Moi plus proche de la réalité, de sa propre réalité d'homme qui réfléchit au sens de l'existence.

À la fin de *L'Imperio*, c'est à Ranaldi que De Roberto confie la tâche d'aborder les questions les plus pressantes, les questions existentielles. Que reste-t-il après la chute de toute illusion personnelle, familiale, religieuse, politique, idéale ? Que faire pour surmonter cette défaite historique et philosophique ?

À ces questions existentielles, un pur et simple ambitieux comme Consalvo était dans l'impossibilité de répondre. Les centaines de volumes et de journaux qu'il a lus et qu'il lit tous les jours ne pourront jamais lui fournir une réponse. Sa platitude d'esprit, son manque d'élan idéal entraînent sa mise à l'écart. Une fois devenu banal, il sort de scène par la petite porte, au dernier chapitre, dévoré par ce même système qu'il a essayé de dominer. Il revient alors à Ranaldi de trouver de nouvelles réponses. Assez significativement, ce sont ses monologues existentiels qui closent *L'Imperio* et le « cycle des Uzeda ».

Conclusion

En conclusion, on peut affirmer que De Roberto a choisi Consalvo précisément pour sa qualité de « vaincu » de l'histoire. Son transformisme congénital et absolu fait de lui le représentant le plus emblématique non seulement de la non-volonté, mais également de l'impossibilité pour l'homme de changer. Il est le personnage le plus dramatique car, tout en ayant mis en œuvre une révolution, il n'évolue en rien ; car, tout en demeurant lucide sur les défauts de sa classe sociale, il les fait siens. Il est le symbole parfait d'une société régie par un paradoxe selon lequel seuls ceux qui ne veulent rien changer, seuls ceux qui veulent garder leur pouvoir, peuvent avancer.

interessi e per dar spazio alle proprie pulsioni di dominio », et que « l'offesa repentina inflitta al corpo femminile costituisce, nell'economia del racconto, una sorta di corollario a quella ripetutamente perpetrata ai danni del corpo politico, nel senso che verso la ragazza inerme, come verso la Nazione fidente, si palesa il disconoscimento dei limiti, la negazione del rispetto dovuto alla vita altrui » (« De Roberto impolitico », art. cité, p. 18-19).

Dans la capitale du nouveau Royaume d'Italie, Consalvo n'a trouvé que d'autres transformistes encore plus cyniques et habiles que lui, et prêts à le mettre aussitôt à l'écart. Le jeune prince de Francalanza n'est donc finalement qu'un pion du « ciclo dei vinti » dérobertien⁶¹. De ce point de vue, on pourrait peut-être rapprocher l'« onorevole Francalanza » de la figure énigmatique de « L'onorevole Scipioni » de Verga, c'est-à-dire l'homme politique dévoré par son ambition. Regardons de près ce célèbre passage des *Malavoglia* où Verga affirmait : « Nei Malavoglia non è ancora che la lotta pei bisogni materiali. Soddisfatti questi, la ricerca diviene avidità di ricchezze [...] Poi diventerà vanità aristocratica nella Duchessa de Leyra ; e ambizione nell'Onorevole Scipioni, per arrivare all'Uomo di lusso, il quale riunisce tutte coteste bramosie, tutte coteste vanità, tutte coteste ambizioni, per comprenderle e soffrirne, se le sente nel sangue, e ne è consunto. [...] I Malavoglia, Mastro-don Gesualdo, la Duchessa de Leyra, l'Onorevole Scipioni, l'Uomo di lusso sono altrettanti vinti che la corrente ha deposti sulla riva, dopo averli travolti e annegati, ciascuno colle stimate del suo peccato »⁶².

L'analyse du récit que nous avons menée pourrait naturellement s'élargir à la valeur effective qu'entraîne ce changement de porte-parole dérobertien. En effet, il nous semble que Ranaldi, en tant que jeune homme désenchanté, est également un « vaincu » de l'histoire. Il a pris la relève de Consalvo, il est devenu le nouveau personnage principal : néanmoins, ses questions existentielles resteront sans réponse et son retour à la vie bourgeoise par le truchement du mariage ressemble trop à un aveu d'échec. À l'instar du roman dont il est le personnage principal, la vie même de Ranaldi paraît rester inachevée⁶³. Par conséquent, comme Consalvo et Ranaldi, De Roberto a peut-être également échoué, il est lui-même un « vaincu » car, une fois établi que le changement est impossible sous

⁶¹ « Ma il suo dubbio, si disperdeva rapidamente, alla Camera, vedendo che il suo scetticismo di piccolo provinciale era timido e innocente a paragone del cinismo di cui vedeva le prove » (*Imp.*, II).

⁶² Voir G. Verga, préface à *I Malavoglia*, Milano, Mondadori, 1997, p. 6-7.

⁶³ Grana définit Ranaldi « un personaggio irrealizzato », dans lequel on ne peut pas voir un autre-Moi de l'auteur (« *I Viceré* » e *la patologia del reale*, ouvr. cité, p. 621). Cf. également les considérations d'Amrani pour qui « rentrés bredouilles et sans trophée de leur entreprise grandiloquente, simulacre initiatique, Federico et Consalvo, parodies de héros, laissent s'effondrer derrière eux des siècles de littérature aventureuse, avant de fermer la porte de la désillusion et de la décadence à l'ère romantique des exploits individuels qui ont fait l'histoire » (« La répétition du même en héritage », art. cité, p. 23).

C. CHIANCONE

quelque forme qu'il se présente, l'écrivain a également perdu ses illusions, renoncé à ses ambitions et quitté enfin son rôle de romancier en laissant inachevé le dernier manuscrit.

Claudio CHIANCONE
Laboratoire GERCI
Groupe d'Études et de Recherches sur la Culture Italienne
Université Grenoble Alpes